

JODOROWSKY'S DUNE



De Frank Pavich
Avec Alejandro Jodorowsky, Michel Seydoux,
H. R. Giger, ...
Etats-Unis – 16 mars 2016 - VOST

Mardi 14 juin 2016 à 20 h,
précédé
de l'Assemblée générale à
18 h

**Après des années d'attente, le documentaire événement de Frank Pavich sort enfin sur nos écrans.
Un bijou de cinéphilie sur le cinéma.**

Alejandro (ou **Alexandro**) **Jodorowsky**, dit « Jodo », né le 17 février 1929 à Tocopilla (Chili), est un artiste franco-chilien. Surtout connu comme scénariste de bande dessinée et réalisateur, il est également acteur, mime, romancier, essayiste, poète et auteur de performances au sein du groupe actionniste Panique, qu'il a créé, en 1962, avec Roland Topor et Fernando Arrabal en réaction au mouvement surréaliste. Au cinéma, il est l'auteur d'une poignée de films ésotériques, surréalistes et provocateurs.

À l'âge de quatre ans, le premier mot qu'il a lu est « œil ». À partir de cet âge-là, il sait parfaitement lire et à 9 ans, il a fini de lire toute la bibliothèque municipale, surtout les romans d'aventures. À 19 ans, il découvre Franz Kafka et Fiodor Dostoïevski.

Il crée ensuite un théâtre de marionnettes et fait le clown dans un cirque.

Son père voulait qu'il devienne médecin mais en 1953, il quitte le Chili pour Paris, et travaille avec le mime Marceau pour lequel il écrit *Le fabricant de masques*. Il met ensuite en scène Maurice Chevalier.

En 1965, il fonde au Mexique le théâtre d'avant-garde de Mexico. Il y tourne trois films, *Fando et Lis*, *El Topo* et *La Montagne sacrée*, ce dernier inspiré du *Mont Analogue* de René Daumal.

À partir des années 1980, il anime dans divers lieux de Paris (comme une université, un bar ou un dojo) une réunion ouverte hebdomadaire, intitulée « Le Cabaret mystique », où il témoigne — dans l'esprit d'une agora ouverte à ses auditeurs — de thèmes touchant à l'éveil intérieur comme la pratique du zen (qu'il étudia avec Ejo Takata), les arts martiaux, la tradition chilienne, l'héritage spirituel de l'humanité, le massage, la « sagesse des blagues », la psychanalyse, Carlos Castaneda...

Les univers qu'il développe sont en général des univers de science-fiction, voire des mondes fantastiques. Ses histoires se caractérisent par la présence de nombreuses métaphores et symboles, auxquels il mêle souvent une description sociale ; on pense par exemple aux révoltes contre la dictature dans *L'Incal*, la reconstitution de la colonisation du Mexique par les conquistadores (des crapauds dans *La Montagne sacrée*) ou encore la description des bas-fonds d'une grande ville et des religions populaires dans *Santa sangre*.

Au début des années 2000, Jodorowsky, qui n'avait pas tourné depuis près de dix ans, tente de donner une suite à *El Topo : Les Fils d'El Topo* (*The Sons of El Topo*). À la suite de problèmes juridiques avec le producteur Allen Klein, le projet est renommé *Abel Cain*. Le réalisateur a affirmé plusieurs fois son intention de mener le projet à terme, mais on ignore si ce sera effectif. Dans la même période, Jodorowsky commence un autre projet, *Triptyque* (*Tryptych*), encore inabouti. Un film coproduit par David Lynch, *King Shot*, est annoncé pour 2010. Marilyn Manson, Asia Argento et Nick Nolte sont pressentis, mais, par manque de financement, le projet avorte.

En 2012, Jodorowsky fait un appel à dons par internet afin de produire un film autobiographique. *La danza de la realidad*, tourné dans son village natal, Tocopilla, sort en septembre 2013.

Son parcours singulier est retracé dans deux ouvrages autobiographiques, *Le Théâtre de la guérison* et *La Danse de la réalité* (Albin Michel).

Qu'on le veuille ou non, le cinéma documentaire est beaucoup plus proche de la fiction qu'il ne le laisse penser. Certes, il capte une réalité, une spontanéité, un instant T non simulé, mais il le met malgré tout en scène. Par le cadrage et le montage, il manipule son spectateur et interprète le réel. Pourtant, c'est bien cette part « mensongère » de la définition du documentaire qui constitue ses plus beaux représentants. En bref, il a besoin d'un point de vue, ce que *Jodorowsky's Dune* a bien compris. A vrai dire, le film en comporte même deux. En premier lieu, celui de son cinéaste, Frank Pavich, dont la passion cinéophile est perceptible du début à la fin, tandis qu'il se lance dans un véritable travail d'archéologie, voire de nécromancie, en (re)donnant vie au mythique projet avorté d'une adaptation titanesque du *Dune* de Frank Herbert par Alejandro Jodorowsky. Et en second lieu, celui de ce dernier, capitaine évident de ce voyage que nous allons revivre avec lui, alors que Pavich s'efface suffisamment pour laisser exprimer toute la folie du créateur démiurge qu'il a sous les yeux. Le réalisateur parle d'ailleurs de sa « vision », de son « prophète » qui aurait sans nul doute révolutionné le genre de la science-fiction avant le succès de *Star Wars*.

En cela, la magie de *Jodorowsky's Dune* opère par son impressionnante minutie, qui ne construit pas tant l'échec du parcours du projet que l'aura légendaire qu'il a su acquérir avec le temps. Ou comment un cinéaste visionnaire a réuni avant tout le monde ceux qui deviendraient les grands noms de la science-fiction des années 80-90 (Dan O'Bannon, H.R. Giger, Chris Foss...) dans un élan général de génie et de mégalomanie à la limite de l'absurde. Salvador Dali, Orson Welles, Pink Floyd, Magma : tant d'artistes rattachés à cette chimère dans laquelle Jodo s'est révélé un leader hors-pair, galvanisant ses troupes comme il nous galvanise devant la caméra de Pavich. D'anecdote en anecdote, des défis lancés par Dali à la raison pour laquelle Welles a accepté de rejoindre la troupe, le film baigne dans un tel surréalisme qu'on en viendrait presque à douter de la véracité des faits. Pourtant, *Jodorowsky's Dune* nous montre simplement, avec humour mais aussi amertume, que l'histoire qui nous est contée nous semble incroyable parce que le monde en manque. Il a besoin de cette ambition, quand bien même elle serait trop en avance sur son temps (ce que le métrage suppose au vu des technologies que le projet requérait), car elle est l'unique raison qui fait du cinéma un art. Pavich épouse les convictions du réalisateur d'*El Topo*, non pas pour l'idéaliser, mais pour le transformer en défenseur humain de cette cause, capable d'avoir un coup de sang en évoquant le manque d'ouverture d'esprit de l'industrie, ou en interrompant son discours pour caresser son chat.

En tant que documentaire, *Jodorowsky's Dune* conserve ainsi une dimension terre-à-terre, tout en flottant dans une sorte d'irréel qui ne le rend qu'encore plus passionnant. Le film n'existe pas, mais il vit néanmoins devant nous, dans les yeux passionnés des intervenants, qui vont du producteur Michel Seydoux à H.R. Giger, interviewé peu de temps avant son décès. Le montage riche de Pavich, qui va jusqu'à retrouver des entretiens audio avec Dan O'Bannon, compense l'immatérialité du projet, et plonge dans le contenu gargantuesque du livre de présentation que l'équipe a envoyé à tous les studios. Comprenant les dessins préparatoires et le story-board, cette Bible nous est montrée comme le monolithe de *2001 : L'Odyssée de l'espace*, l'annonciateur d'un Messie qui n'a pourtant jamais ouvert ces pages. Bien entendu, Frank Pavich trouve ici le rôle premier de son métrage, en animant quelques passages clés, allant d'un plan-séquence dans une galaxie à une scène de torture. Dès lors, le cinéaste ne peut pas priver son film de regrets, d'un sentiment de gâchis que l'on avait déjà pu avoir en regardant *Lost in la Mancha*, le documentaire sur le *Don Quichotte* de Terry Gilliam. *Dune* aurait dû être le projet d'une vie, celui pour lequel Jodorowsky a été prêt à tout sacrifier, y compris la jeunesse de son fils, qui a dû s'entraîner tous les jours pendant deux ans aux arts martiaux pour incarner Paul Atréides. Nécessairement, on se met à fantasmer sur l'impact qu'aurait eu une telle œuvre, à se demander si l'industrie s'en serait retrouvée chamboulée, contrainte de bouleverser son modèle économique et artistique avant que *Star Wars* n'impose la concentration autour des blockbusters.

Cependant, le long-métrage ne se complaît pas dans son aspect uchronique, et préfère voir à juste titre le verre à moitié plein. Si *Lost in la Mancha* flirtait avec le genre du film catastrophe, *Jodorowsky's Dune* se rapproche plutôt du cinéma d'aventures, dans une quête semée d'embûches se concluant sur le sacrifice de son héros. *Dune* n'est pas devenu un fantasme cinéophile parce qu'il a été enterré sans autre forme de procès. Il a laissé sa marque, a annoncé et inspiré un grand pan de la culture populaire, à commencer par *Alien*, qui a tout simplement repris une partie de l'équipe de Jodo (O'Bannon, Giger...). D'une certaine manière, le projet a suivi le parcours de son personnage principal, destiné à mourir pour offrir une nouvelle spiritualité au monde. *Dune* existe, mais par petites bribes dans de nombreux films, aussi bien sur un plan narratif qu'esthétique. Frank Pavich nous reconstitue donc avec joie le puzzle, afin de nous délivrer une ode à l'imagination revigorante, en totale osmose avec la pensée de ce cher Alejandro. Nos rêves sont primordiaux, même s'ils ne se concrétisent pas. Ils peuvent trouver leur voie, comme le *Dune* de Jodorowsky a contourné les moyens d'expression traditionnels pour devenir une œuvre transmédiatique, un objet piégé entre les arts, pas pleinement exprimé dans une forme précise, mais qui a malgré tout réussi à devenir culte. Pavich prend un plaisir monstrueux à nous dépendre ce rêve, et à nous le porter sur un écran. On dirait une belle définition du cinéma. *Le Cinéophile anonyme* – 20 mars 2016.

Prochaines séances : rentrée de la saison 2016/2017 le jeudi 8 septembre 2016 horaires habituels.

Carte d'adhésion valable de septembre 2015 à août 2016

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ * Plein tarif 18€

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Emboîné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)